

MOTIVATIONS BIBLIQUES À L'ENGAGEMENT SOCIAL DE L'ÉGLISE

Jacques BLANDENIER

Exposé présenté lors du Congrès de l'Association d'Églises de Professants des Pays Francophones, le 27 septembre 1993, à Vaux-sur-Seine (seconde partie et fin).

II. Vision biblique du monde et de l'homme

1. La création

Tout d'abord une vérité archi-connue, mais dont on oublie de tirer les conséquences pratiques : Dieu est le créateur du ciel *et de la terre* ! Le texte de la Genèse est même d'une audace extrême lorsqu'il poursuit en dépeignant Dieu prenant, tel un potier, de l'argile dans ses mains – se salissant les mains, il faut le dire ! – pour créer le corps de l'homme dans lequel il va insuffler sa vie.

Certes la rupture advient ensuite, mais la séparation qu'elle opère ne se fait pas entre un monde dit spirituel et un monde dit matériel. Contrairement à ce que pourrait induire le terme malheureux (et on biblique) de « chute », l'homme, chassé de l'Eden, n'est pas *tombé* d'un monde supérieur dans un monde inférieur pour désormais se trouver emprisonné dans le domaine physique et corporel, ce qui entraînerait pour corollaire l'idée que le salut consiste à être affranchi de cet état matériel.

Cette remarque ayant trait à la création et à la chute doit s'étendre à l'ensemble de l'Ancien Testament pour ne rien dire encore du Nouveau. Souvenons-nous que le *mandat culturel* de l'homme, donc sa responsabilité et sa relation positive avec la nature et l'ensemble du monde créé, n'est pas révoqué, mais au contraire confirmé après la chute (Gn 9.1-7). Selon l'anthropologie de l'Ancien Testament, l'homme est appelé à vivre comme le vis-à-vis de Dieu : créé à son image, il est une *créature spirituelle*, partenaire d'un dialogue avec lui. L'homme est aussi doté d'une *dimension physique* : ses besoins sur le plan matériel sont légitimés par le fait que c'est Dieu qui lui a fait don d'un corps. En outre, cet homme est un *être social*. Car Dieu a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ». Il est donc appelé à croître et multiplier, à organiser la vie sur la terre. Vivre avec ses semblables est le cadre dans lequel s'accomplit sa destinée. L'homme est un être à la fois faisant partie de la nature et appelé à la dominer et à en disposer. Jamais il n'est incité à s'en affranchir pour parvenir à un état supérieur, et la même chose peut être dite, par extension, au sujet de son appartenance à la société.

La réalité humaine a été profondément affectée par la « chute », dont les conséquences ne se cantonnent pas à l'un ou l'autre de ces domaines. Et l'on ne saurait envisager que l'intervention de Dieu par laquelle il sauve et restaure, ait une portée plus restreinte et se limite à une partie de ces aspects.

2. L'histoire d'Israël

Une lecture de l'Ancien Testament, non conditionnée par un préjugé spiritualisant, montre que les lois d'Israël concernent évidemment les questions dites religieuses, mais aussi celles qui ont trait aux problèmes alimentaires, sanitaires ou sexuels, ou d'ordre familial, social, politique. Dieu revendique la souveraineté sur ces questions tout autant que sur le déroulement des sacrifices ou la construction du Tabernacle... On remarque que dans l'Exode (20.11), le commandement prescrivant le respect du sabbat a une signification spirituelle et culturelle, alors que dans le Deutéronome, le même commandement a une portée nettement sociale (5.14-15).

De leur côté, les prophètes rappellent sans cesse l'actualité et l'importance de l'ensemble de ces lois divines, et montrent en quoi les perversions morales et sociales aussi bien que religieuses, portent atteinte à la gloire de Dieu et au bonheur de son peuple. À titre d'exemple particulièrement éloquent : És 1.10-20 ; És 58.6-12 ; Jér 22.15-16.

Or, il est frappant de remarquer que, tant dans l'énoncé des lois que dans les discours des prophètes, les questions de nature religieuse (idolâtrie, syncrétisme, occultisme, cérémonies cultuelles, relation avec Dieu, etc.) sont étroitement mêlées à celles qui traitent des problèmes d'hygiène corporelle, de procréation, de vie conjugale, et des problèmes d'ordre social comme l'exercice du pouvoir et de la justice, l'attitude face aux handicapés, le secours aux veuves et aux orphelins, etc. On est surpris de voir le peu de souci de classification des écrivains bibliques qui nous livrent le plus souvent en vrac ces consignes touchant à des domaines que notre tournure d'esprit nous pousse à mettre dans des casiers bien étanches... Lévi 19 ou Éz 22.6-12 sont de bons exemples de cette imbrication des domaines religieux, sociaux, moraux.

Les textes eschatologiques des prophètes nous présentent un monde à venir caractérisé par la présence de Dieu sans médiation et par son règne visible au milieu des hommes. Mais ce monde reste singulièrement terrestre, matériel : les réalités humaines, sociales, et aussi botaniques, zoologiques, climatiques, sont profondément renouvelées bien sûr, mais non pas évanouies, ni transformées en phénomènes célestes ou en fantômes gazeux... Le chapitre 60 du prophète Ésaïe (notamment v. 3-5, 9) montre, dans une fresque saisissante, les ressources des nations apportées et associées à la gloire de Jérusalem restaurée. Or, l'Apocalypse (21.24) applique sans équivoque cette vision à la Nouvelle Jérusalem⁽¹⁾. Là encore, certaines de nos dichotomies sont mises à mal...

3. Jésus de Nazareth

Bien entendu, c'est en Jésus le Christ que nous trouvons de la manière la plus claire la définition de ce qui doit être notre vision du monde et notre engagement dans le monde.

Une première remarque, juste esquissée, dans le domaine de la christologie : parfaitement Dieu, parfaitement homme, le Christ ne connaît dans sa personne ni coupure, ni confusion, ni exclusion entre le divin et l'humain. Sur cette base et par analogie, nous ne devrions pas séparer dans l'homme la dimension spirituelle de sa vocation de sa dimension terrestre. Pas plus que nous ne devrions les confondre, ou les réduire à un seul domaine, l'un étant absorbé ou éliminé par l'autre.

L'importance que, comme évangéliques, nous attribuons à l'expiation ne devrait pas nous faire oublier l'incarnation. Pas plus que l'insistance sur la divinité du Christ ne devrait nous faire omettre son humanité⁽¹⁾. Jésus a été membre à part entière d'un peuple souffrant sous la dictature

(1) Cf. à ce sujet : Richard Mouw, *La culture et le monde à venir* (coll. Alliance, Ed. Sator, 1988).

(1) Nigel de Ségur Cameron, dans *Jésus est un homme* (coll. Alliance, Ed. Sator, 1993), montre l'importance d'une compréhension renouvelée de la doctrine de l'incarnation pour une anthropologie biblique.

d'un occupant, et il a passé la plus grande partie de sa vie à exercer un métier manuel, partageant l'existence des pauvres de son temps. Il a accepté sans échappatoire de connaître la faim, la soif, la fatigue, le dénuement, la détresse, la peur. Il a vécu cette condition humaine jusque dans les extrêmes les plus dramatiques : le déni de justice, la mort violente d'un exclu. Tout cela est bien connu et répété, mais souvent dépouillé de toute signification théologique : on tend à faire de la réalité corporelle de Jésus un simple instrument nécessaire à sa présence sur terre, comme le serait une combinaison de plongée pour un sauveteur voulant arracher à l'eau le corps d'un homme en train de se noyer.

Mais si Jésus a *vraiment* vécu dans un corps, s'il s'est rendu présent et s'est fait connaître aux siens au moyen de ce corps, s'il est mort dans ce corps, s'il est ressuscité corporellement, serait-il logique de cantonner son œuvre et son amour à un domaine « spirituel » ?

Dans les actes qu'il accomplit, Jésus a montré au contraire qu'il était concerné par les besoins de l'homme tout entier, et il n'a pas trié parmi ces besoins.

On me fera remarquer que le Seigneur paraît cependant avoir, au moins dans certains cas, hiérarchisé ces besoins (*travaillez non plus pour la nourriture qui périt mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle... l'homme ne vivra pas de pain seulement...*). Sans doute avait-il affaire à des interlocuteurs ayant tout, sauf une tendance à spiritualiser les problèmes... Ce genre de personnes existe toujours, et il serait absurde, sous prétexte de rééquilibrer le discours un peu désincarné des chrétiens, d'aboutir à une sorte de monisme réducteur. Rendre au domaine matériel un statut dont on n'aurait jamais dû le priver, ce n'est pas donner des gages au matérialisme. On ne corrige pas un déséquilibre par le déséquilibre inverse !

Il y a au contraire un remarquable équilibre dans le reflet que les évangiles donnent du ministère de Jésus le Christ. Il guérit des corps et ôte le poids du péché. Il permet la réintégration dans la société des exclus physiques aussi bien que moraux : lépreux comme péagers ou prostituées. Il annonce la souveraineté de Dieu aux détenteurs du pouvoir politique et à leurs victimes et tout autant à ceux qui sont enchaînés par les puissances démoniaques. Il rappelle l'urgence de se nourrir de la Parole qui sort de la bouche de Dieu, mais il apaise la faim physique d'une foule sans ressources. Il déclare heureux ceux qui ont faim et soif de justice, ce qui ne l'empêche pas de contribuer à la joie toute terre-à-terre d'une noce, en offrant aux conviés du vin du meilleur cru. Dans la bouche de Jésus, mais aussi dans celle des apôtres (il serait trop long d'égrener les citations) le verbe « sauver » et le substantif « salut » ne concernent pas uniquement la destinée éternelle de l'âme, mais aussi la guérison physique, la survie et la libération terrestre, sans qu'il soit toujours facile de déterminer à laquelle de ces réalités il est fait allusion (ce qui est cohérent avec la notion clé de la *shalom* de l'Ancien Testament).

Le Nouveau Testament ne spiritualise pas autant que nous le faisons les prophéties concernant le Messie. Le chapitre 53 d'Ésaïe, que nous citons avant tout pour évoquer le caractère substitutif et expiatoire de la mort de Jésus (certes avec raison, cf. 1 Pi 2.22-25), n'est mentionné qu'une fois dans les évangiles, en dehors de Luc 22.37, et à propos de la guérison de maladies physiques : ... *Il guérit tous les malades, afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par le prophète : il a pris nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies* (Mat 8.16-17).

Un itinéraire complet au travers des évangiles pour écouter les instructions de Jésus nous mènerait trop loin. Limitons à l'essentiel. Le style de vie qu'il propose pour refléter le Royaume de Dieu ici et maintenant touche à tous les domaines de l'existence, personnelle et communautaire. Entre autres, le problème de savoir qui est le prochain (parabole du Samaritain) ainsi que l'enseignement au sujet de l'amour de l'ennemi et pas seulement du frère (sermon sur la montagne), montrent bien que l'éthique chrétienne n'est pas destinée au seul usage interne de la communauté

mais touche son engagement hors de cette communauté, dans la société. On fusionne trop vite les images de la lumière du monde et du sel de la terre alors que l'action de la lumière et celle du sel sur leur environnement sont très différentes, et pourraient bien évoquer, l'une la proclamation de l'Évangile (lumière-monde) et l'autre l'engagement caritatif et social (sel-terre).

Je crains qu'il nous arrange d'éluder le message à la portée éthique très exigeante de Luc 16 (le riche et le pauvre Lazare) ou de Matthieu 25 (*Toutes les fois que vous avez fait cela au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait*). Il est plus confortable de dissenter pour savoir si ces textes entrent ou non dans le genre littéraire de la parabole, ou de soulever à leur propos toutes sortes de controverses sur la doctrine du jugement et de l'au-delà.

En résumé, il apparaît clairement que dans sa personne, dans ses actes et dans son enseignement, Jésus prend en compte la personne humaine dans son entier, et appelle ses disciples à faire de même. Le prochain à aimer comme soi-même, c'est bien cet homme que nous avons déjà rencontré dans l'Ancien Testament, être spirituel, physique et social.

Toutefois, si le témoignage des évangiles, vu dans son ensemble, apporte une réponse sans équivoque à la question de notre engagement caritatif, il ne paraît pas contenir d'appel à un engagement sociopolitique : Jésus n'a pas cherché à révolutionner la société de son temps, alors que l'attente du peuple pouvait manifestement le pousser dans cette direction. Il annonce la venue du Royaume de Dieu, il appelle chacun à y entrer personnellement par un changement de vie radical, il enseigne ses disciples à le suivre afin de vivre en conformité aux normes de ce Royaume. Mais il ne soulève pas le peuple contre l'occupant, il n'entreprend pas de réformer la société de son temps, pourtant visiblement marquée par de nombreuses injustices. Nous verrons plus loin cependant que certaines paroles du sermon sur la montagne invitent à une conclusion moins restrictive.

4. L'Église primitive

La lecture des Actes des Apôtres et des épîtres nous amène à confirmer ce que nous avons esquissé jusqu'ici.

Les instructions concernant la vie communautaire, les normes éthiques de la communauté chrétienne touchent à tous les domaines de l'existence. Dès la Pentecôte, la dynamique de l'Esprit inspire la mise en commun des biens, montrant que l'Église n'est pas simplement une « union des âmes ». Le mot *koinônia* (« communion ») concerne l'accord doctrinal et le sens de l'appartenance à un même corps spirituel, mais aussi l'offrande et la solidarité sur le plan matériel et financier. L'institution de la « diaconie des tables » (Ac 6) en vue d'une distribution équitable des secours aux veuves, tout comme les prescriptions au sujet des diacres dans les épîtres pastorales, montrent que ce ministère doit être confié à des hommes proches du Seigneur et remplis de l'Esprit, reconnus par l'Église au même titre que les ministères de la parole et du gouvernement de la communauté. Ces travailleurs sociaux qu'étaient les diacres n'agissaient pas à titre « séculier » et privé, ils étaient loin d'être des chrétiens de second choix, jugés trop peu spirituels pour d'autres tâches.

Ce que nous avons relevé à propos des lois et des prédications des prophètes peut s'appliquer aux épîtres : les appels et exhortations touchent eux aussi tous les aspects de l'existence, et pas seulement ceux qu'on appellerait « religieux ».

Mais une question doit être soulevée, allant dans le même sens que notre conclusion concernant le ministère et de l'enseignement de Jésus : l'éthique des épîtres ne vise-t-elle pas un engagement exclusivement caritatif, et même limité à la vie interne de la communauté ? Elle ne cherche pas à faire des chrétiens des militants pour l'abolition de l'esclavage, l'amélioration du sort

des peuples conquis par les troupes romaines ou la disparition des inégalités sociales dans les métropoles du monde hellénistique. Est-ce dû aux circonstances simplement – une Église ultra-minoritaire, formée de gens très éloignés des sphères du pouvoir et de plus menacés par la persécution ? Ou, plus fondamentalement, est-ce la conséquence d'un enseignement théologique permanent qui ne doit rien au contexte historique du premier siècle ? La question n'est pas aisée et m'oblige à un développement qui fera l'objet de la troisième et dernière partie de cet article, où nous poserons, sous un angle un peu plus dogmatique, le problème de l'engagement de l'Église dans un monde avec lequel elle est pourtant en rupture.

III. Quel engagement pour l'Église à la suite de son Seigneur ?

1. Rupture

Indéniablement, la prédication évangélique a mis l'accent sur la notion de *rupture avec le monde*. Nous avons évoqué la chute comme rupture de l'homme avec son Créateur. Dès lors, il n'y a pas de réconciliation avec Dieu sans une autre rupture, d'avec un monde qui rejette cette réconciliation. Un monde qui a crucifié le fils de Dieu et qui court à son jugement et à sa perdition. De même, l'expérience chrétienne fondatrice est une rupture avec soi-même, une repentance, une prise de conscience de sa propre mort pour vivre une résurrection par et avec le Christ. L'Église, c'est la communauté de ceux dont l'histoire personnelle a passé par cette rupture. Elle est séparée du monde : « *Étrangers et voyageurs sur la terre...* ».

Il faut souligner en premier lieu l'importance et le bien-fondé de cette notion. Selon l'Écriture, le Royaume de Dieu n'émerge pas au sommet d'un plan incliné, ascendant grâce à l'engagement social des chrétiens. Les textes prophétiques, et surtout l'Apocalypse, laissent plutôt entrevoir la venue du paroxysme de la crise, la rupture d'Eden prenant une intensité dramatique dans une explosion finale fracassante. Cela ne laisse guère d'illusion sur la possible construction d'un monde meilleur par les hommes de bonne volonté ni même par une Église triomphante. A cause de cela, notre vision de l'engagement social, puisque c'est de cela qu'il s'agit, refuse de sacraliser les combats, même les plus légitimes selon les critères de l'éthique chrétienne, pour l'amélioration de la société. Il n'y a décidément pas de place pour une guerre, ou même une guérilla sainte ! Ce ne serait qu'une version collective du salut par les œuvres, résolument exclu par le message de Jésus-Christ crucifié et ressuscité.

2. Et continuité

Pourtant, ne retenir de notre lecture biblique que la notion de rupture découlerait d'une approche unilatérale et appauvrissante de l'Écriture. Unilatérale au point d'en devenir fautive. Au terme de rupture doit s'adjoindre, d'un seul tenant, celui de *continuité*. Il ne s'agit pas d'atténuer le tranchant des affirmations bibliques au sujet de la rupture, mais d'affirmer le *malgré tout* de Dieu. Un peu naïvement, je serais tenté de dire : Dieu veut au minimum conserver le monde et faire perdurer l'histoire parce que là est le terrain où se fabrique et se recrute l'humanité appelée à peupler son Royaume ! Dieu aurait pu tirer les conséquences ultimes et absolues de la rupture en réduisant à néant cette terre pour repartir ailleurs à zéro. Il ne l'a pas fait. C'est le mystère de sa patience, qui est, comme le pardon, comme la justice, une des composantes de son amour.

La Bible présente elle-même de nombreux correctifs, qui permettent de tenir en tension ces termes de rupture et de continuité :

- Il y a la chute – mais il y a aussi le soin dont Dieu entoure Adam et Ève en leur donnant des

habits, et Caïn en bloquant le cercle vicieux de la vengeance.

- Il y a la dramatique destruction par le Déluge, face au déchaînement de la méchanceté humaine – mais il y a l'arc dans la nue, signe d'alliance avec la nature et avec tout être vivant, à perpétuité.
- Il y a la mise à part d'Israël, appelé à une séparation vigilante d'avec les autres nations – mais il y a aussi la mission confiée au peuple élu d'être la nation-témoin pour les autres de la miséricorde et de l'équité divines.
- Il y a le jugement des nations – mais il y a l'espérance qu'Israël, conduit par son Messie, sera un aimant pour toutes les nations de la terre venant se rassembler autour de lui pour recevoir sa loi.
- Il y a Apocalypse 13, le déchaînement hideux du pouvoir humain oppressif, la perversion de la société organisée – mais il y a Romains 13, et le magistrat serviteur de Dieu pour le bien des hommes, de tous les hommes.
- Il y a l'étang de feu où sont jetés ceux qui ne sont pas dans le livre de vie (Ap 20) – mais il y a les nations qui marchent à Sa lumière et les rois de la terre qui apportent leur gloire dans la Nouvelle Jérusalem (Ap 21).
- Il y a 2 Pierre 3, et le fracas de l'embrasement final des cieux et de la terre – mais il y a aussi 1 Ti 2.1-4, avec la prière pour les rois afin que subsiste l'humanité et que nous menions une vie paisible en vertu de la volonté de Dieu.

3. Création / Chute / Rédemption

Rupture et continuité... Ces deux termes nous conduisent à terminer en évoquant la triade classique de la théologie évangélique : Création – Chute – Rédemption⁽¹⁾.

Il faut réhabiliter la notion de création, sans minimiser la chute car cela conduirait à relativiser la nécessité de la rédemption. Mais nous affirmons que ce qui est advenu après la création, et par le fait de l'homme manipulé par le serpent, ne peut en aucun cas être un événement d'une ampleur comparable à celle de la création. Il serait blasphématoire de laisser entendre que l'homme a été assez puissant pour pouvoir complètement détruire ce que Dieu a fait. La chute est seconde par rapport à la création, seconde non seulement sur le plan chronologique, mais surtout parce qu'elle est diabolique-humaine et non divine !

Pour le mettre en évidence, on peut ajouter un élément au schème création – chute – rédemption. Il ne s'agit pas de le compléter, car c'est un sommaire fondamental et central, mais d'explicitier le rapport entre ses termes au moyen de la notion de « conservation » : création – chute – *conservation*, malgré tout, de la création – rédemption. C'est le moyen que la Bible nous offre pour définir l'action de Dieu dans le monde tel que nous le connaissons – après la chute et sans pour autant en minimiser la gravité. Cette doctrine de la conservation a un fondement historique, c'est *l'alliance en Noé* (Gen 8 et 9), par laquelle Dieu s'engage à ne pas détruire, mais à maintenir le monde en son état. C'est une alliance *générale* : elle n'est pas réservée à un peuple, ni même à l'humanité, mais englobe « tout être vivant » (y compris les animaux), ainsi que la nature, le rythme

(1) Frédéric de Coninck, dans *Ethique chrétienne et sociologie* (Coll. Alliance, Ed. Sator, 1992), rappelle que surestimer ou sous évaluer l'un ou l'autre de ces trois éléments amène une grave distorsion non seulement dans la théologie, mais dans la compréhension de la mission chrétienne dans le monde.

des jours, des saisons, des récoltes. Fondement d'une saine écologie, sans doute ! C'est une disposition qui atteste que Dieu n'a pas été vaincu par l'action destructrice de Satan. Sa création n'a pas sombré dans le naufrage et ne sera pas supplantée par le chaos, jusqu'à ce que viennent – d'en haut – un nouveau ciel et une nouvelle terre.

Il serait trop long d'énumérer tous les indices bibliques qui montrent que cette doctrine de la conservation de la création, ou de la *bienveillance générale* de Dieu, n'est pas cantonnée dans les chapitres 8 et 9 de la Genèse. Je cite pour exemple le Psaume 104, où, au rappel poétique de la magnifique réussite de l'œuvre initiale de la création, succède (dès le v. 10) un cantique exaltant l'action permanente du Créateur qui, dans la durée de l'histoire, maintient, soutient, nourrit, fait fonctionner cette création – c'est pourtant celle de la chute !

Le Nouveau Testament donne à ce sujet un enseignement auquel on n'est pas assez attentif. Dans le sermon sur la montagne, Jésus nous invite à croire que c'est Dieu qui prend soin d'habiller les fleurs et de nourrir les oiseaux – et à en tirer des conclusions pour notre façon d'envisager l'existence. Bien plus, il nous enseigne que si son Père fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, ce n'est pas faute d'avoir trouvé le moyen de filtrer ses rayons pour en priver les méchants. C'est en vertu de sa bienveillance générale que nous avons à imiter en aimant nous aussi nos ennemis. Dieu veut que les méchants profitent de son soleil ! Texte d'une portée énorme, sur le plan de l'éthique !

Lorsque Paul s'adresse aux païens de Lystre (Ac 14), il s'appuie implicitement (mais clairement) sur la doctrine de l'alliance en Noé pour affirmer à ces gens que c'est Dieu qui *leur* donne soleil et pluie, les récoltes et toutes sortes de bienfaits, et même que c'est lui qui remplit *leurs* cœurs de joie. C'est magnifique ! On est loin d'une vision étriquée, exclusive, spiritualisée de la bonté divine ! Dans le contexte d'Athènes, païen aussi mais très différent de Lystre, Paul fait affleurer sa conviction que Dieu organise l'histoire et la vie des nations (« il a déterminé les temps fixés pour eux et les bornes de leurs demeures » Ac 17.26). Affirmation reprise par l'apôtre de façon beaucoup plus explicite dans l'enseignement aux Romains (ch. 13), où l'on apprend que Dieu est bien plus impliqué qu'on ne l'imaginait dans la vie publique puisqu'il suscite les magistrats et les pouvoirs publics (païens) pour exécuter sa volonté : ils sont appelés serviteurs (diacres et liturges) de Dieu. L'engagement de Dieu dans les structures de la société ne fait pas de doute ! Serions-nous quant à nous trop purs, trop « spirituels » pour nous y engager à sa suite ?

4. Ne pas confondre !

Il importe de discerner que cet « engagement social » de Dieu ne doit pas être confondu avec la rédemption. Cette grâce générale dont bénéficie tout être vivant n'a pas pour résultat le salut éternel de l'individu ou de la société, sa finalité n'est pas le Royaume de Dieu, mais le maintien d'une vie physique, matérielle et sociale sur cette terre frappée par le péché et en attente du jugement. Il y a longtemps que la terre serait devenue chaotique et désertique, plus que la plus nue parmi les planètes du système solaire, si Dieu n'y avait pas veillé avec bonté. Il serait donc faux, réducteur, et finalement ingrat, de ne reconnaître l'action de Dieu aujourd'hui que dans la rédemption.

La conservation du monde et la rédemption sont deux dimensions actuelles de l'intervention de Dieu dans ce monde. Deux interventions parallèles ? Ayons recours provisoirement à ce terme pour bien souligner la nécessité de ne pas les confondre (les parallèles ne se touchent pas). Car la confusion est courante, aboutissant à un universalisme étranger à l'Écriture droitement lue. Il faut dire non à l'engagement politique, social, écologique, s'il devait être considéré comme le chemin du salut, le moyen de faire arriver le Royaume. Nous l'avons déjà dit, ce ne serait que la version

collective du salut par les œuvres. Mais la doctrine de la conservation du monde selon l'Alliance en Noé nous permet, nous demande, de nous engager pour le maintien de la paix, de la justice sociale, de la sauvegarde de la nature, sans y voir autre chose qu'une limite à l'emprise du chaos et de la destruction dans laquelle la logique du péché devrait entraîner le monde déchu. *La réconciliation de l'homme avec l'homme n'est pas la réconciliation de l'homme avec Dieu, l'action sociale n'est pas l'évangélisation, et le salut n'est pas une libération politique* affirme avec beaucoup de clarté l'article 5 de la déclaration de Lausanne, qui enchaîne en disant que l'évangélisation et l'action socio-politique font *toutes deux* partie de notre devoir chrétien.

5. Le Dieu de toute miséricorde et de toute espérance

Cependant, quelque nécessaire que soit la distinction entre la conservation du monde et le salut éternel, entre la grâce générale et la grâce spéciale (selon les termes des Réformateurs), entre l'Alliance en Noé et l'Alliance Nouvelle en Christ, il n'y a pas de cloison étanche, selon le Nouveau Testament, entre ces deux actions du même Dieu (d'où la limite du terme « parallèle » utilisé tout à l'heure). Car, tant dans l'acte initial de création que dans le maintien actuel du monde, c'est par son Fils que Dieu agit : *Tout a été créé par le Fils et pour lui, et tout subsiste en lui*, dit Col 1, et les premiers versets de l'épître aux Hébreux n'enseignent pas autre chose. C'est pourquoi l'Eglise, en tant que corps de Christ, ne peut pas cantonner sa vocation au seul domaine de la rédemption. Avec son Seigneur, elle est aussi engagée dans une mission de sauvegarde de cette terre. Il ne lui est pas permis de se désintéresser du sort du monde – encore moins de s'adonner à la politique du pire pour hâter la venue du Royaume. L'apôtre Paul, en Romains 8, nous dit solidaires de la création qui soupire et souffre. Mais ces souffrances de la création ne sont pas celles de l'agonie d'une vieille planète (comme voulait le faire croire le titre d'un best-seller fort prisé par beaucoup de chrétiens) : *ce sont les douleurs d'un enfantement* ! Alors, puisque je me suis permis d'ajouter un premier renfort à la magnifique triade Création – chute – rédemption, j'ose en glisser un second en ajoutant, en dernier lieu, le terme *accomplissement*. J'ose croire que l'achèvement de l'histoire ne sera pas simplement le sauvetage de quelques bribes de l'ancienne création en ruine à laquelle Dieu arracherait ici ou là des rescapés. L'ampleur, la splendeur et la gloire de la nouvelle création supplanteront surabondamment l'ancienne création. Quelle que soit la nécessité de maintenir la notion de rupture (la « chute » dans le schème évoqué), il est vital que cette notion de rupture ne nous mène pas à une vision de repli, de capitulation, de pessimisme fataliste devant la progression du mal. Nous n'avons simplement pas le droit d'abandonner un terrain que Dieu non seulement revendique, mais continue de posséder, et de travailler. Comme le dit N. Cameron dans son livre *Jésus est un homme : Dieu n'a pas boycotté ce monde déchu, nous ne devons pas le faire non plus. Pour Dieu, il n'y a pas d'un côté ce qui est religieux et de l'autre ce qui est séculier*⁽¹⁾.

Sommes-nous en mesure maintenant d'apporter une réponse aux problèmes soulevés au début de cet exposé ? Le refus de qualifier les besoins matériels et sociaux d'inférieurs et d'étrangers au domaine divin nous conduit à reconnaître la valeur et la nécessité de l'engagement caritatif et social comme tel. Quelle que soit la conscience que nous ayons de l'urgence de l'évangélisation et de l'importance absolument prioritaire de la réconciliation de chaque individu avec Dieu, l'action sociale ne trouve pas sa seule légitimation dans son appui à l'évangélisation. Par ailleurs, la doctrine de la conservation du monde nous conduit à reconnaître l'importance aux yeux de Dieu du respect de la nature, de la survie et de la dignité des individus, ainsi que la nécessité de l'organisation de la vie publique pour réfréner l'anarchie avec laquelle Dieu n'a pas voué ce monde. Il n'y a pas lieu d'imposer ici un choix où action caritative et engagement dans les structures de la société s'excluraient mutuellement. Il est évident que selon ses dons et en fonction de sa vocation particulière, chacun sera conduit à accorder la priorité à tel ou tel de ces domaines. Mais dans tous les cas, la gloire de Dieu et l'amour du prochain restent les critères fondamentaux de l'engagement

(1) Nigel de Ségur Cameron, *Jésus est un homme* (Coll. Alliance, Ed. Sator, 1993), p. 52.

chrétien, personnel et communautaire.

Il faudrait avoir des lunettes filtrantes pour lire l'Écriture sans remarquer qu'elle regorge de motivations pour conduire l'Église à un engagement sans réticence en vue du bien de la société au sein de laquelle Dieu l'a placée – ou plus précisément l'a envoyée en mission, comme servante et instrument de son amour, de sa compassion, de sa patience.

Jacques BLANDENIER